

Édition informatisée de textes littéraires
Faculté LESLA
Département des Lettres
Année Universitaire 2011 / 2012



La Genèse et L'Exode : de quelques textes sources et de leurs prolongements

La Genèse et L'Exode : de quelques textes sources et de leurs prolongements

*

Choix de textes bibliques
accompagnés d'annexes littéraires et artistiques,
présenté par les étudiants de première année
des TD « Édition informatisée des textes littéraires »
2011-2012

Illustration de couverture
Adrien DOUGÈRE, *Moïse devant le buisson ardent*

Conception

Sophie COSTE

*

Encadrement pédagogique

Sophie COSTE

Serge MOLON

*

Maquette

Serge MOLON

*

Réalisation

Sophie COSTE

Serge MOLON

José Pablo ALVARO
Kathleen BACKMAN
Leïla BAUDIN
Céline BERNARD
Camille CHUZEVILLE
Samantha DIAB
Adrien DOUGÈRE
Lu Di FENG
Line HUGUET
Quentin LEYDIER
Louise MILLION
Magali PIEUX
Charlotte RAOUX
Adeline ROUVIÈRE

LA TOUR DE BABEL

Magali PIEUX

Compléments :

Hélène RAYNAUD - Cyrielle MASY-ROUGIER

GENÈSE, CHAPITRE 11

Au temps où les hommes parlaient encore tous la même langue, ils décidèrent de construire une immense tour, afin de se « faire un nom » et de « pénétrer les cieux ». Ces hommes travaillèrent à l'édification de cette tour sous le regard inquiet de Yahvé, qui comprit que l'unité de ces hommes leur conférait une puissance sans limites. Yahvé décida alors de confondre leurs langages afin qu'ils ne puissent plus se comprendre les uns les autres. Les hommes ayant perdu l'usage de la langue unique, ils se dispersèrent sur la terre et abandonnèrent la tour qui tomba en ruines, symbole déchu de l'orgueil humain. Telle nous est racontée l'histoire de la Tour de Babel dans la Genèse. Ce mythe fit, tout au long de l'Histoire, l'objet de représentations, de réinterprétations et de réflexions. Il ouvre sur de nombreuses interrogations morales, philosophiques ou artistiques. Doit-on forcément envisager le châtement infligé par Yahvé comme une catastrophe pour l'humanité? Le multiculturalisme éloigne-t-il nécessairement les hommes les uns des autres? Les hommes ne seraient-ils pas unis, au-delà de la diversité des langages, par leurs pensées et leur humanité? Les différences de langages et de cultures empêchent-elles les hommes de poursuivre un but commun?

11^{1a} « Tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots. ²Comme les hommes se déplaçaient à l'orient, ils trouvèrent une vallée au pays de Shinéar^b et ils s'y établirent. ³Ils se dirent l'un à l'autre : « Allons ! Faisons des briques et cuisons-les au feu ! » La brique leur servit de pierre et le bitume leur servit de mortier. ⁴Ils dirent : « Allons !

Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux^c ! Faisons-nous un nom et ne soyons pas dispersés sur toute la terre ! »

⁵Or Yahvé descendit pour voir la ville et la tour que les hommes avaient bâties. ⁶Et Yahvé dit : « Voici que tous font un seul peuple et parlent une seule langue, et tel est le début de leurs entreprises ! Maintenant, aucun dessein ne sera irréalisable pour eux. ⁷Allons ! Descendons ! Et là, confondons leur langage pour qu'ils ne s'entendent plus les

^a Ce récit de tradition yahviste semble être le résultat de l'amalgame de différentes traditions : construction d'une tour et d'une ville, dispersion des hommes après le déluge. L'ironie n'y manque pas : voici des hommes qui voudraient bâtir une tour dont le sommet pénètre les cieux, mais qui sont incapables de se servir de la pierre et du mortier ! La narration donne de la diversité des peuples et des langues une autre explication. C'est le châtement d'une faute collective qui, comme celle des premiers parents, est encore une faute de démesure. L'union ne sera restaurée que dans le Christ sauveur : miracle des langues à la Pentecôte, assemblée des nations au ciel.

^b La Babylonie

^c La tradition s'est attachée aux ruines de l'une de ces hautes tours à étages, d'une ziggurat, que l'on construisait en Mésopotamie comme un symbole de la montagne sacrée et un reposoir de la divinité. Les constructeurs y auraient cherché un moyen de rencontrer leur dieu. Mais l'auteur du récit biblique y voit l'entreprise d'un orgueil insensé. Ce thème de la tour se combine avec celui de la ville : c'est une condamnation de la civilisation urbaine.

uns les autres. » ⁸Yahvé les dispersa de là sur toute la face de la terre et ils cessèrent de bâtir la ville. ⁹Aussi la nomma-t-on Babel, car c'est là que Yahvé confondit^d le langage de tous les habitants de la terre et c'est de là qu'il les dispersa sur toute la face de la terre. ».

^d « Babel » est expliqué par la racine *bl* « confondre ». Le nom de Babylone signifie en réalité « porte du dieu ».

PROLONGEMENTS LITTÉRAIRES

Franz Kafka, « Les armoiries de la ville »

L'ébauche de texte « Les armoiries de la ville » - qu'on peut également trouver sous le nom « Les armes de la ville » - fut rédigée en 1920 par Kafka. Ce texte fut publié pour la première fois en 1931 dans un volume posthume intitulé *En construisant la grande muraille de Chine*, et ce en dépit des indications testamentaires de l'auteur, qui chargeaient son ami Max Brod de ne jamais faire publier les manuscrits qu'il laissait derrière lui. Dans ce texte, Kafka se réapproprie entièrement le mythe biblique de la Tour de Babel et s'éloigne fortement de l'histoire originale. Il détourne tant le mythe que Dieu n'apparaît à aucun moment dans son texte. Il n'apparaît pas non plus que les hommes de Babel doivent être punis pour la construction de cette tour qui ne semble en rien constituer une faute. Avec ce texte, Kafka réinterprète le mythe et donne d'autres réponses à l'échec de la Tour de Babel. Cet échec serait dû aux hommes eux-mêmes, qui en abandonnent la construction pour diverses raisons, dont leur mésentente. La diversité des langues et la difficulté à se comprendre préexiste à la construction.

Dans les premiers temps de la construction de la tour de Babel, tout était plutôt bien organisé ; peut-être même trop organisé ; on pensait trop aux poteaux indicateurs, aux interprètes¹, aux logements des ouvriers et aux voies de communication, comme si on avait devant soi des siècles pour travailler à sa guise. En ce temps-là, on avait même généralement tendance à penser que l'on ne construirait jamais assez lentement ; il n'était pas besoin d'abonder dans ce sens et, après tout, on pouvait redouter de poser les fondations². L'argumentation était en effet la suivante : l'essentiel de toute cette entreprise est l'idée d'édifier une tour qui monte jusqu'au ciel. À côté de cette idée, tout le reste est secondaire. Une fois l'idée appréhendée dans toute son ampleur, elle ne peut plus se perdre ; tant qu'il existera des hommes existera aussi la forte envie de mener la construction de la tour à son terme. Mais, de ce point de vue, il est inutile de s'inquiéter pour le futur, au contraire, l'humanité est toujours plus savante, on a fait des progrès dans l'art de bâtir et on en fera d'autres ; un travail qui nous prend un an pourra peut-être, dans un siècle, être réalisé en six mois seulement et, qui plus est, mieux et en plus solide.

¹ La présence d'« interprètes » donne une indication essentielle sur le récit : la narration et la construction de la tour ont lieu *après* la diversification des langues.

² Les bâtisseurs redoutent de poser les fondations de la tour par peur de les voir détruites par les générations futures qui préféreraient tout reprendre à zéro. La tour n'est pas encore commencée qu'elle est déjà vouée à la destruction. Les hommes semblent considérer ce projet comme vain avant même de l'avoir entamé.

Alors, pourquoi s'éreinter dès aujourd'hui, aller à la limite de ses forces³ ? Cela n'aurait de sens que si on pouvait espérer édifier la tour en l'espace d'une seule génération. Mais on ne pouvait pas du tout compter là-dessus⁴. On pouvait plutôt penser que la génération suivante, avec le perfectionnement de ses connaissances, trouverait le travail de la génération précédente mal fait et qu'elle démolirait ce qui aurait été construit pour tout reprendre à zéro. Pareilles pensées paralysaient les énergies, et l'on se préoccupa de construire la cité ouvrière, plutôt que la tour. Chaque ethnie voulut avoir le quartier le plus beau⁵ ; il en résulta les disputes qui culminèrent en bagarres sanglantes. Ces bagarres ne cessèrent plus ; elles fournirent aux dirigeants un nouvel argument : comme on manquait de concentration, il fallait construire la tour au ralenti, ou, mieux encore, après que tout le monde aurait fait la paix. Cependant, on ne passait pas tout son temps à se bagarrer ; pendant les pauses, on embellissait la cité⁶, ce qui, il est vrai, provoquait de nouvelles envies et de nouvelles bagarres. Ainsi passa le temps de la première génération, mais aucune des générations suivantes ne fut différente de celle-là ; simplement, l'art et l'habileté ne cessèrent de croître, et avec eux l'envie d'en découdre. A cela s'ajouta le fait que, dès la deuxième ou la troisième génération, on reconnut l'inanité de construire une tour qui monterait jusqu'au ciel ; on était cependant déjà bien trop lié les uns aux autres pour pouvoir quitter la cité⁷.

Toutes les légendes et chansons nées dans cette ville sont pleines de la nostalgie d'un jour annoncé où la ville sera détruite par cinq coups

³ Kafka expose ici une idée nouvelle par rapport au texte biblique. Il remet en cause le mode de travail des constructeurs de la tour. Dans le texte de Kafka, les hommes se reposent en effet sur les générations et progressent à venir pour terminer la tour, certains de ne pouvoir la finir eux-mêmes. Leur raisonnement semble les enfermer et condamner les générations futures à produire la même erreur qui les conduira finalement à la résignation puis au désenchantement.

⁴ Ces hommes semblent en réalité victimes de leur trop grande impatience. Le chemin jusqu'à la fin de la construction leur paraît trop long et c'est ce qui semble les pousser à abandonner leurs efforts – et par conséquent la construction.

⁵ Cette phrase conforte l'hypothèse de la note n°1. En effet, la diversification des langues et des peuples n'est pas une conséquence de la construction de la tour mais elle la précède. Les hommes du texte de Kafka sont séparés selon des critères ethniques avant la construction. La confusion n'est pas le résultat de leur entreprise.

⁶ Ces hommes n'emploient pas tout leur temps à la guerre et lorsqu'ils ne se battent pas, ils s'occupent de la ville, du bien commun, de la tour.

⁷ L'abandon de la construction de la tour n'est pas ici une fin en soi. Cette construction a contribué à tisser un réseau serré de relations entre les habitants. Kafka donne ici l'image d'une société du travail – au-delà des conflits et de l'échec. Ce texte suit donc la logique inverse du mythe : des ethnies divisées et entretenant des relations conflictuelles les unes avec les autres finissent – contre toute attente – par créer un lien entre elles par le biais du travail et des querelles. C'est en atteignant cette unité – bien que chaotique – que ces hommes en viennent à abandonner la construction de la tour.

successifs et rapides que lui assénera un poing géant⁸. Voilà pourquoi la ville a, elle aussi, des armoiries frappées d'un poing. »

KAFKA, Franz. *Récits Posthumes et Fragments* (1931)

⁸ Le « poing géant » est la seule référence faite à une puissance mystique, à un dieu, dans le texte. Cette inquiétante prophétie est rapportée alors que les habitants ont renoncé à construire la tour. Cette vision apocalyptique semble désirée par les habitants – « nostalgie d'un jour annoncé ». Ce désir de destruction s'oppose à la volonté de construction du début du texte, et prend le contre-pied du mythe biblique.

Stefan Zweig, « La Tour de Babel »

Dans ce texte, publié pour la première fois dans la revue *Le Carmel de Romain Rolland* en 1916, Zweig se réapproprie le mythe et présente l'Europe comme la seconde Tour de Babel de l'Histoire. Ce texte pro-européen présente en filigrane une critique de la Première guerre mondiale, qui aurait été le nouveau châtement infligé à l'humanité afin de stopper le développement de ce projet commun qu'est l'Europe. Avec cet essai, Zweig appelle les Européens à poursuivre le grand projet de l'Europe après la guerre. Zweig espère un avenir européen qui représente l'œuvre commune moderne. Lorsque l'auteur autrichien raconte le mythe de la Tour de Babel, il y apporte quelques modifications et néglige le point de vue religieux au profit d'une approche plus politique.

Ce sont les commencements qui inspirent les légendes les plus anciennes de l'humanité. Les symboles des origines ont une merveilleuse force poétique et annoncent pour ainsi dire automatiquement chacun des grands moments ultérieurs de l'Histoire au cours desquels les peuples se régénèrent et les époques importantes trouvent leurs racines. Dans les livres de la Bible, dès les premières pages, peu après le chaos de la création est raconté un des mythes merveilleux de l'humanité. À cette époque-là, à peine sortis de l'inconnu, encore environnés par les ombres crépusculaires de l'inconscient, les hommes s'étaient associés dans une œuvre commune. Ils se trouvaient dans un monde étranger, sans issue, qui leur paraissait obscur et dangereux, mais loin au-dessus d'eux, ils voyaient le ciel clair et pur, tel le miroir éternel de l'infini, et ils portaient en eux le désir de l'atteindre. Ils s'assemblèrent et parlèrent ainsi : « Allons, bâtissons une ville et une tour dont le sommet atteindra le ciel afin que notre nom reste dans l'éternité. »⁹ Et ils s'associèrent, ils modelèrent de l'argile et firent cuire des briques et commencèrent à construire une tour qui atteindrait le monde de Dieu, ses étoiles et la surface pâle de la lune.

Du ciel, Dieu vit leurs petits efforts et sourit peut-être en apercevant ces hommes qui, de petite taille, à travers l'espace, comme de minuscules insectes ; assemblaient des choses encore plus petites, de la terre modelée et des pierres taillées¹⁰. Ce qu'en bas les hommes entreprenaient, poussés par leur trouble désir d'éternité, lui parut un jeu innocent et dépourvu de danger. Mais bientôt il vit grandir les fondements de la tour parce que les hommes étaient unis et d'accord, parce qu'ils ne s'arrêtaient pas dans leur œuvre et s'aidaient les uns les autres en bonne harmonie. Et alors, il se dit : « Ils ne se détacheront pas de leur tour avant de l'avoir terminée. »

⁹ Bien que largement remanié, le texte de Zweig reprend certains passages du mythe de la Bible

¹⁰ Zweig désacralise Dieu et le mythe de la tour tout au long du texte. Dieu est ici présenté comme moqueur et mesquin, ce qui, bien entendu, n'apparaît pas dans le texte biblique. Ce texte doit avoir une portée pédagogique et nullement religieuse.

Pour la première fois, il reconnut la grandeur de l'esprit dont il avait lui-même doté les hommes. Il se rendit alors compte que ce n'était pas son esprit à lui, qui se reposait toujours après sept jours de labeur, mais un autre esprit qui était à l'œuvre, dangereux et merveilleux, celui de l'ardeur infatigable qui ne s'arrête pas avant d'avoir accompli son œuvre. Et pour la première fois, Dieu eut peur que les hommes soient comme lui-même, une unité. Il commença à réfléchir à la manière dont il pourrait ralentir leur travail. Il comprit qu'il ne serait plus fort qu'eux que s'ils n'étaient plus unis et il sema la discorde entre eux. Il se dit à lui-même : « Troublons-les en faisant en sorte que personne ne comprenne la langue de l'autre. » Pour la première fois, Dieu se montra alors cruel avec l'humanité¹¹.

Et la sinistre décision de Dieu se réalisa¹². Il tendit la main contre les hommes qui, en bas, travaillaient avec unité et application et frappa leurs esprits. L'heure la plus amère de l'humanité était arrivée¹³. Tout à coup, pendant la nuit, en plein travail, ils ne se comprirent plus les uns les autres. Ils jetèrent leurs briques, leurs pioches et leurs truelles, ils se disputèrent et se querellèrent et finalement ils abandonnèrent l'œuvre commune ; chacun rentra chez soi, chacun s'en fut dans sa patrie. Ils se dispersèrent dans les champs et les forêts de la terre, chacun ne bâtit plus que sa maison qui n'atteignait ni les nuages, ni Dieu, mais protégeait seulement sa tête et son sommeil nocturne¹⁴. La Tour de Babel, colossale, demeura abandonnée, la pluie et le vent arrachèrent ses créneaux qui s'approchaient déjà du ciel, peu à peu, elle s'affaissa, s'effrita et se détruisit. Bientôt elle ne fut plus qu'une légende qui n'apparaissait que dans les cantiques et l'humanité oublia la plus grande œuvre de sa jeunesse.

Des centaines et des milliers d'années passèrent, les hommes vivaient depuis dans la solitude de leurs langues. Ils élevèrent des frontières entre leurs champs et leurs territoires. Des frontières entre leurs croyances et leurs coutumes, ils vécurent étrangers les uns à côté des autres et lorsqu'ils traversaient leurs marches, c'était seulement pour piller. Pendant des

¹¹ Zweig omet ici d'autres mythes bibliques précédant celui de la Tour de Babel – comme Le Déluge – dans lesquels Dieu se montra cruel envers l'homme et l'humanité. Cette phrase estompe encore davantage l'aspect religieux du mythe.

¹² L'intervention de Dieu est ici dénuée de toute valeur morale. La diversification des langues n'apparaît pas comme le châtement de l'orgueil des hommes mais comme « une sinistre décision de Dieu ». Le Dieu du texte de Zweig est présenté comme injustement cruel tandis que l'ambition, la volonté de ces hommes de créer une œuvre commune est valorisée – non en tant qu'acte orgueilleux mais bien en tant qu'union de l'humanité.

¹³ La diversification des langues et l'abandon de la tour sont ici présentés comme « l'heure la plus amère de l'humanité ». Zweig déplore, dans un premier temps, la diversification des langages.

¹⁴ Zweig dénigre et déplore l'action individuelle qui ne peut être que misérable à côté de la grandeur de l'œuvre commune. La diversité des langages isole les hommes.

siècles et des millénaires, il n'y eut pas d'unité entre eux, rien que des orgueils séparés et des œuvres égoïstes. Cependant de leur enfance commune, il devait rester en eux, un peu à la manière d'un rêve, quelque chose de leur grande œuvre, car peu à peu, de manière croissante au fil des années, ils se mirent à nouveau à s'interroger mutuellement et à chercher inconsciemment leur relation perdue. Quelques hommes audacieux firent les premiers pas, ils visitèrent des royaumes étrangers, ils en rapportèrent des messages, peu à peu les peuples devinrent amis, l'un apprit de l'autre, ils échangèrent leurs connaissances, leurs valeurs, leurs métaux et peu à peu, ils découvrirent que parler des langues différentes ne suffisait pas à les éloigner les uns des autres et que les frontières ne créaient pas un précipice entre les peuples. Leurs sages s'aperçurent qu'une science pratiquée par un peuple seul ne pouvait atteindre à l'infini, bientôt les érudits virent aussi qu'échanger des connaissances faisait progresser tout le monde plus vite, les poètes traduisirent les paroles de leurs frères dans leurs propres langues¹⁵ et la musique, la seule qui ne soit pas assujettie au lien étroit de la langue, servit de langage commun aux émotions¹⁶. Les hommes aimaient davantage la vie depuis qu'ils savaient que, malgré l'obstacle de la langue, l'unité était possible, ils remerciaient même Dieu de la punition qu'il leur avait envoyée, ils le remerciaient de les avoir séparés de manière aussi radicale, parce qu'il leur avait ainsi donné la possibilité de jouir de multiples façons du monde et d'aimer plus consciemment leur propre unité avec ses différences¹⁷.

Ainsi commença-t-elle peu à peu à s'édifier de nouveau sur le sol de l'Europe, la Tour de Babel, le monument de la communauté fraternelle, celui de la solidarité humaine. Ce n'étaient plus des matériaux grossiers, des briques et de l'argile, du mortier et de la terre qu'ils choisissaient pour atteindre le ciel et fraterniser avec Dieu et le monde. La nouvelle tour fut édifiée avec les matériaux les plus fins et les plus indestructibles que l'on trouve sur terre, avec la spiritualité et l'expérience, avec les substances les plus sublimes de l'âme. Grandes et profonds étaient ses fondements, la sagesse de l'Orient les avait approfondis, la doctrine chrétienne lui donna son équilibre et l'humanité de l'Antiquité son carré d'airain¹⁸. Tout ce que l'humanité avait fait, tout ce que l'esprit terrestre avait accompli fut mis dans cette tour et elle s'éleva. Chaque nation contribua à la création de ce

¹⁵ Le rapprochement des peuples se fait grâce aux voyages, aux inventions mais aussi grâce à l'Art qui occupe ici une place particulière. Notons également que Zweig lui-même a traduit de nombreux textes d'auteurs tels que Baudelaire ou Verlaine.

¹⁶ Zweig souligne ici le caractère partiel et limité de la langue. Il lui oppose un nouveau langage universel, celui des émotions, celui de la musique.

¹⁷ On observe ici un revirement dans l'appréciation de l'intervention divine. La diversité des langues apparaît ici comme un atout.

¹⁸ Airain : bronze

monument de l'Europe, les jeunes peuples se pressèrent pour apprendre auprès des anciens et offrirent leur force intacte à l'expérience et à la sagesse. Ils s'apprirent mutuellement des tours de main et le fait que chacun travaillât différemment aboutissait seulement à accroître l'ardeur commune, car si l'un en faisait plus, cela stimulait son voisin et la discorde qui trouble parfois de nombreuses nations ne parvenait pas à freiner la réalisation de l'œuvre commune¹⁹.

Ainsi grandit la tour, la nouvelle Tour de Babel et jamais son sommet ne s'éleva aussi haut qu'à notre époque. Jamais les nations n'ont eu aussi facilement accès à l'esprit des autres nations, jamais les connaissances n'ont été aussi proches de constituer un formidable réseau et jamais les Européens n'ont autant aimé leur patrie et le reste du monde. Dans cette ivresse d'unité, ils devaient déjà sentir le ciel car les poètes de toutes les langues se mirent, justement dans les dernières années, à célébrer par des hymnes la beauté d'être et de créer et ils se sentirent tels qu'autrefois les constructeurs de la tour mythique et même déjà comme Dieu parce qu'ils étaient en passe d'accomplir leur œuvre. Le monument grandissait, tout ce que l'humanité comptait de sacré y était rassemblé et la musique résonnait à l'entour comme un orage.

Mais Dieu au-dessus d'eux, qui est immortel comme l'humanité elle-même²⁰, voyait avec effroi croître à nouveau la tour qu'il avait autrefois détruite et il eut à nouveau peur. Et de nouveau il sut qu'il ne pourrait être plus fort que l'humanité que s'il y semait à nouveau la discorde et qu'il faisait en sorte que les hommes ne se comprennent plus les uns les autres. De nouveau il fut cruel, de nouveau, il envoya la confusion parmi eux et alors, après des milliers et des milliers d'années, ce moment épouvantable réapparut dans nos vies²¹. Pendant la nuit, les hommes cessèrent de se comprendre, eux qui créaient paisiblement ensemble²². Parce qu'ils ne se comprenaient pas, ils se mirent en colère les uns contre les autres. De nouveau ils jetèrent leurs instruments de travail et s'en servirent les uns contre les autres comme des armes, les érudits se servirent de leur savoir, les techniciens de leurs découvertes, les poètes de leurs mots, les prêtres de leur foi, tout ce qui autrefois avait servi à l'œuvre de vie se transforma en armes mortelles.

¹⁹ Idéalisation de l'Histoire européenne propre à la génération de Zweig, celle du tournant du nouveau siècle.

²⁰ Dieu est à nouveau désacralisé par l'auteur.

²¹ La confusion ne consiste plus ici en la diversification des langues mais bien en l'entrée dans la première guerre mondiale.

²² Le procédé de simplification appliqué au texte est ici extrême. L'auteur affirme en effet que la première guerre mondiale n'est pas l'aboutissement d'un enchaînement de faits, mais un événement brutal et inattendu – « pendant la nuit ».

C'est ce terrible moment que nous vivons aujourd'hui. La nouvelle Tour de Babel, le grand monument à l'unité spirituelle de l'Europe est en ruine, ses ouvriers se sont sauvés. Ses créneaux tiennent encore, son parallélépipède invisible se dresse encore au-dessus du monde troublé, mais sans l'effort commun pour l'entretenir et la poursuivre, elle tombera dans l'oubli. Comme cette autre du temps des mythes. Nombreux sont aujourd'hui les peuples qui, sans se soucier qu'elle puisse s'effondrer, pensent que leur contribution à la communauté peut être retirée de la merveilleuse construction de sorte qu'ils puissent atteindre le ciel et l'éternité avec leur seule force nationale. Mais il en existe encore d'autres qui pensent que jamais un peuple seul, une nation seule ne pourrait réussir à atteindre ce que les forces européennes unies sont à peine arrivées à réaliser après des siècles de communauté héroïque²³. Des hommes qui croient fermement que ce monument doit être achevé dans notre Europe, là où il a été entrepris et non sur des territoires étrangers, en Amérique, en Asie. L'heure d'une action commune n'est pas encore venue, le trouble que Dieu a jeté dans les âmes est encore trop grand et des années passeront peut-être avant que les frères d'autrefois ne se remettent à concevoir, dans un esprit de paisible rivalité, une œuvre contre l'infini²⁴. Nous devons cependant revenir sur le chantier, chacun à l'endroit où il l'a abandonné, au moment où s'abattait la confusion. Peut-être ne nous verrons-nous pas à l'œuvre pendant des années, peut-être entendrons-nous à peine parler les uns des autres. Mais si nous nous y mettons maintenant, chacun à sa place, en déployant la même ardeur qu'autrefois, la tour grandira à nouveau et les nations se retrouveront sur les sommets. »

ZWEIG, Stefan, « La Tour de Babel » (1916),
Œuvres complètes t. III *Essais*,

²³ A la fin de cet essai, Zweig lance un appel – notamment et même presque essentiellement aux élites des différents pays – afin de poursuivre l'œuvre commune abandonnée. Il appelle à la poursuite de la construction d'une Europe unie et forte.

²⁴ Zweig admet ici que la guerre peut durer et ainsi retarder la reprise du « chantier de l'Europe ».

Baudelaire, « Rêve Parisien »

Le poème « Rêve Parisien » de Baudelaire appartient au fameux recueil *Les Fleurs du Mal*. Dans ce poème, Baudelaire présente un lieu lisse et parfait. L'endroit décrit, désigné comme « Babel d'escaliers et d'arcades » semble représenter un idéal. La construction biblique est ici valorisée en tant que création humaine domptant et dépassant la nature. C'est cette opposition à la nature trop irrégulière qui semble permettre aux hommes de réaliser une œuvre parfaite. Cette même œuvre les rapproche peut-être alors de Dieu. Dans le poème, la tour apparaît immense, « palais infini » de beauté et de raffinement. Mais cette apparente harmonie est brisée par l'absence de sons, de musique. Ce manque marque le Spleen. Le poème s'achève par deux strophes décrivant une chute brutale, le désenchantement. Baudelaire apporte ici une interprétation intéressante du mythe de la Tour de Babel : le châtement infligé par Dieu ne serait pas la diversification des langages mais le silence.

I

De ce terrible paysage,
Tel que jamais mortel n'en vit,
Ce matin encore l'image,
Vague et lointaine, me ravit.

Le sommeil est plein de miracles !
Par un caprice singulier
J'avais banni de ces spectacles

Le végétal irrégulier,
Et, peintre fier de mon génie,
Je savourais dans mon tableau

L'enivrante monotonie
Du métal, du marbre et de l'eau.

Babel d'escaliers et d'arcades²⁵,
C'était un palais infini,
Plein de bassins et de cascades
Tombant dans l'or mat ou bruni²⁶ ;

Et des cataractes pesantes,
Comme des rideaux de cristal,
Se suspendaient, éblouissantes,
À des murailles de métal.

²⁵ Babel apparaît comme un chef d'œuvre résultant de la seule action humaine. La tour est parfaite car elle s'oppose à la nature, jugée « irrégulière ». Il fallait « bannir » la nature, dompter l'eau et utiliser de nobles matériaux. L'œuvre humaine serait ici parfaite et permettrait de s'élever vers le divin.

²⁶ Baudelaire décrit ici un lieu magnifique et qui semble parfait.

Non d'arbres, mais de colonnades²⁷
Les étangs dormants s'entouraient,
Où de gigantesques naïades²⁸,
Comme des femmes, se miraient.

Des nappes d'eau s'épanchaient, bleues,
Entre des quais roses et verts,
Pendant des millions de lieues,
Vers les confins de l'univers ;

C'étaient des pierres inouïes
Et des flots magiques ; c'étaient
D'immenses glaces éblouies
Par tout ce qu'elles reflétaient !

Insouciantes et taciturnes,
Des Ganges, dans le firmament,
Versaient le trésor de leurs urnes
Dans des gouffres de diamant.

Architecte de mes féeries,
Je faisais, à ma volonté,
Sous un tunnel de pierreries
Passer un océan dompté ;

Et tout, même la couleur noire,
Semblait fourbi, clair, irisé ;
Le liquide enchâssait sa gloire
Dans le rayon cristallisé.

Nul astre d'ailleurs, nuls vestiges
De soleil, même au bas du ciel,
Pour illuminer ces prodiges,
Qui brillaient d'un feu personnel !

Et sur ces mouvances merveilleuses
Planait (terrible nouveauté !
Tout pour l'œil, rien pour les oreilles²⁹ !)
Un silence d'éternité³⁰.

²⁷ De nombreuses expressions traduisent la verticalité. La mention de la tour va aussi dans ce sens.

²⁸ Naïade : nymphe des rivières, des fontaines, des ruisseaux.

²⁹ L'absence d'éléments auditifs et de musique marquerait le Spleen.

³⁰ Il semblerait que ce « silence d'éternité » – qui marque la dissonance – soit le châtement de la Tour de Babel décrite ici. Le châtement ne serait donc pas dans ce poème la diversité des langages.

En rouvrant mes yeux pleins de flamme
J'ai vu l'horreur de mon taudis,
Et senti, rentrant dans mon âme,
La pointe des soucis maudits ;
La pendule aux accents funèbres
Sonnait brutalement midi,
Et le ciel versait des ténèbres
Sur le triste monde engourdi.

Baudelaire, *Les Fleurs du mal* (1857)

³¹ Ces deux dernières strophes traduisent une chute brutale hors du rêve.

PROLONGEMENTS ARTISTIQUES

***Babel*, film d'Inárritu**

Si le film nominé aux Oscars en 2007 semble, au premier abord, bien éloigné du mythe c'est parce qu'il présente davantage les conséquences de la diversification des langages plutôt que le mythe biblique lui-même. Le réalisateur mexicain apporte ainsi une réelle réflexion sur la diversité des cultures et des langages et ses conséquences, bénéfiques ou non. Le film présente des personnages issus des quatre coins du monde et n'ayant, à priori, aucun rapport entre eux : deux touristes américains en voyage au Maroc, deux familles marocaines, une jeune Japonaise et son père, une vieille Mexicaine et deux enfants américains. Bien que ces personnages soient éloignés les uns des autres sur bien des plans – géographique, culturel et linguistique – ils vont voir leurs destins entrecoupés et réunis. Cette union se fait malheureusement autour d'événements dramatiques et l'incompréhension joue un rôle important dans le film d'Inárritu. Mais la diversité n'est pas uniquement source d'incompréhension. Les personnages interagissent et échangent. Tous ces hommes et ces femmes sont rassemblés par une qualité commune : leur humanité.



Babel, affiche du film d'Inárritu, 2006

Pieter Bruegel, *La Tour de Babel*

Le tableau *La Tour de Babel* fut peint pendant la Renaissance, en 1563, par le peintre flamand Pieter Bruegel dit Bruegel l'Ancien. Bruegel joue ici avec les dimensions, le gigantesque et le minuscule, afin de rendre la tour titanesque. Celle-ci est située au milieu du tableau. Elle est présentée comme une œuvre colossale qui s'élève déjà au-dessus des nuages. Mais cette Tour de Babel est également inachevée. Au premier plan, des hommes travaillent et préparent les matériaux nécessaires à la construction de la tour. Le tableau comporte un très grand nombre de détails qui témoignent de la minutie du peintre. Ce foisonnement de détails contribue à amplifier la grandeur de la tour. Bien que l'édifice soit inachevé, le peintre ne semble présenter aucun aspect tragique du mythe. Les petits hommes œuvrent à la construction d'un monument colossal et semblent en bonne voie.

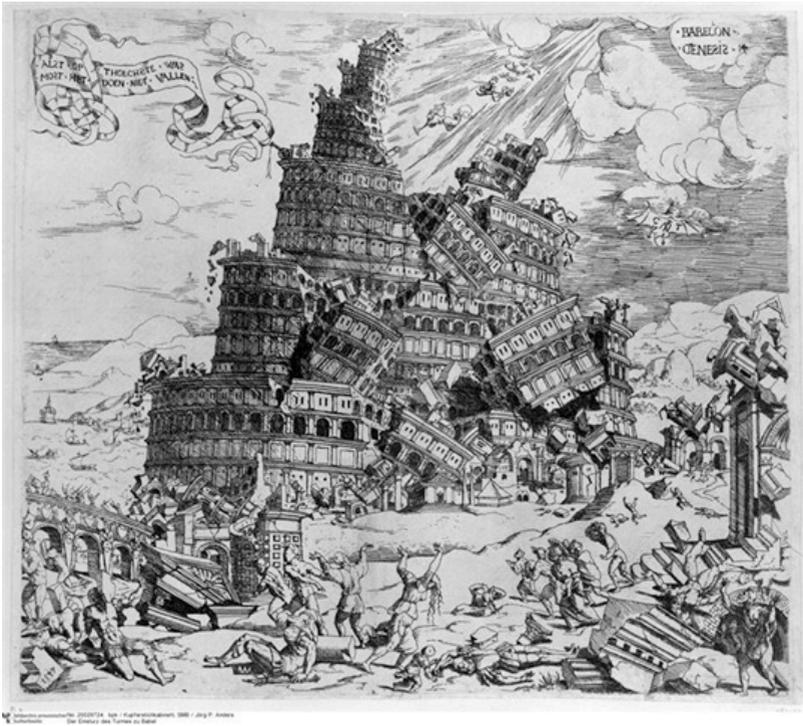


La Tour de Babel, Bruegel l'Ancien, 1563

Huile sur bois de Chêne 114x155cm
Vienne, Kunsthistorisches Museum Wien.

Cornelis Anthonisz, *La Tour de Babel*

Ce tableau, contemporain de celui de Bruegel, offre une vision totalement différente. Le graveur hollandais Cornelis Anthonisz va au-delà de l'épisode biblique en mettant en scène la destruction de la tour par le souffle divin et deux anges. Ces derniers rappellent ceux envoyés par Yahvé pour détruire Sodome. La gravure fait écho au thème du Dieu vengeur et colérique qui apparaît tout au long de la Genèse ; qui plus est, les hommes représentés semblent écrasés par le souffle divin. La banderole³² présente dans la gravure est, par son inscription sardonique, une condamnation de la vanité des hommes et de la civilisation urbaine : ce n'est pas seulement la tour qui est détruite mais l'ensemble de la ville. L'architecture de la tour s'inspire de celle du Colisée : par cela, l'artiste condamne la Rome de la renaissance. Cette gravure est l'une des rares œuvres représentant la destruction de la tour de Babel.



La destruction de la Tour de Babel, Cornelis Anthonisz, 1547

Gravure à l'eau-forte 32,3 × 38,3 cm
Bibliothèque royale de Belgique (Bruxelles).

³² L'expression inscrite en néerlandais signifie « Quand c'est plus haut, cela ne doit pas tomber ! » (Traduction personnelle)